

LA POÉSIE

A M. J.-N. Legault, notaire, à Côteau Landing.

AI-JE REDIT LE MÊME MOT ?

Azur diamanté, firmament si profond,
Phœbus, Phébé la blonde, astres grands, magnanimes,
Insondables ravins, infranchissable mont,
Champs verts, noires forêts, majestueuses cimes,

Immenses océans, riche, sombre vallon,
Insectes éclatants, oiseaux, chanteurs intimes,
Zéphirs purs, embaumés, corolles, tendre ton,
Grandioses beautés, ô merveilles sublimes !

En publiant bien haut un immuable Dieu,
Vous versez une odeur—suave poésie—
Caressant notre cœur, couronnant cette vie.

Et tout poète, né pour chanter dans ce lieu
Le divin Lauréat qui vivement l'enflamme,
Doit accorder sa lyre au souffle de son âme.

Augustin Lellis.

LE MARQUIS DE MISCOU

Dans l'*Histoire des Canadiens-Français* (V. 110) j'ai raconté, en bref, les aventures de l'abbé Saint-Martin, marquis de Miscou. Aujourd'hui, je donne au MONDE ILLUSTRÉ le portrait de ce personnage, accompagné d'un article publiés, l'un et l'autre, par le *Magasin Pittoresque* de 1849.

Miscou est une île située devant la Baie des Chaleurs et qui possède un bon port ; aussi le commerce s'en est-il emparé dès le XVII^e siècle. Les Cent-Associés de la Nouvelle-France ne manquèrent pas d'exploiter ces rivages où le poisson et la fourrure abondaient.

Le père de l'abbé Saint-Martin, ayant fait fortune à Miscou, acheta du roi Louis XIV des titres de noblesse. Le lecteur trouve peut-être que je lâche ici un bien gros mot : "acheter des titres de noblesse !" Ne savez-vous pas que Louis en vendait ? On raconte même que ce monarque, après avoir anobli un marchand qu'il avait l'habitude de traiter avec des égards, lui tourna le dos et dit : "Voilà le premier marchand de mon royaume devenu le dernier de la classe des gentilshommes."

Saint-Martin fut dans ce cas. Son fils... vous le connaîtrez tantôt.

L'article du *Magasin Pittoresque* mentionne Segras, Huet, Foucault, Chaumont. Il faut savoir qui étaient ces gens-là.

Jean Regnaud de Segras, poète, né à Caen, 1624, reçu à l'Académie française, 1662, se retire à Caen, 1676, et charme la société polie de cette ville par ses conversations spirituelles, dont on a fait un recueil, le *Segraisiana*. Il a reconstitué l'académie de Caen. Mort en 1701.

Pierre-Daniel Huet, évêque d'Avranches, né à Caen, 1630, mort à Paris, 1721, l'un des hommes les plus savants de la France. Il a beaucoup écrit en français, en grec et en latin.

Nicolas-Joseph Foucault, né à Paris en 1643, homme de loi, fut intendant de Montauban, de Pau, de Poitiers et de Caen. Dans cette dernière ville, il montra du goût pour les lettres et les arts. L'un de ses descendants a vécu au Canada, dans une charge judiciaire, et l'arrière-petit-fils de celui-ci est le comte de Foucault, mon ami.

Le chevalier de Chaumont, né vers 1640, fut attaché au marquis de Tracy en 1664, et visita les Antilles puis le Canada, prit part à la guerre contre les Iroquois, fut envoyé ambassadeur auprès du roi de Siam, 1685, revint en 1686 avec des délégués de ce souverain asiatique, et occupa l'attention du monde européen par son adresse, ses facéties, ses airs de cour, ses jolies extravagances et le succès de ses diverses négociations diplomatiques.

Lisez maintenant l'article du *Magasin Pittoresque* :



L'INONDATION A RICHMOND.—RUE CRAIG, VUE DU CÔTÉ DE L'OUEST, DE L'HOTEL DE VILLE

La basse Normandie, et particulièrement la ville de Caen, furent réjouies, durant quarante années du règne de Louis XIV, par la vanité extravagante du grotesque personnage dont nous reproduisons les titres et la figure. Cette vanité le rendit le jouet de nombreuses mystifications auxquelles prirent part, comme acteurs, tous les beaux esprits de la province, entre autres Segras, Huet et l'intendant Foucault. Ce dernier avait songé à faire recueillir, sous le titre de *Saint-Martiniana*, les faits et gestes de ce héros drôlatique ; mais ce qu'il négligea d'accomplir, tous les ans du grand siècle l'ont fait, et Charles-Gabriel Porée, curé de Louvigny, et frère du célèbre jésuite professeur, a écrit un gros livre, sous le titre de *Mandarinade*, sur cette plaisante victime de la basse Normandie. A Caen, on n'appelait le pauvre homme que Saint-Martin de la Calotte, et il a conservé ce sobriquet dans la tradition du pays. On fit de lui mille portraits ou caricatures, soit en peinture, soit en sculpture. J'en ai vu qui étaient griffonnés à la plume sur la marge de ses ouvrages. Le portrait qui a servi de modèle pour notre gravure est aujourd'hui le morceau le plus curieux du Musée de Bayeux. L'abbé de Choisy possédait, en 1680, un buste de l'abbé de Saint-Martin, taillé par Jean de Saint-Igny, sculpteur et peintre normand.

Messire Michel de Saint-Martin, écuyer, sieur de la Mare du Désert, protonotaire du Saint-Siège apostolique, docteur en théologie de l'université de Rome, agrégé à celle de Caen, marquis de Miscou dans la Nouvelle-France, et mandarin du premier rang du royaume de Siam, était venu au monde vers le commencement du règne de Louis XIII. Il était fils d'un riche marchand de Saint-Lo, qui s'était fait anoblir en achetant une noblesse du Canada, le tant vanté marquisat de Miscou. Michel de Saint-Martin voyagea durant sa jeunesse en Italie et en Flandre, mais il n'y observa que l'étiquette et les costumes, si bien qu'à son retour, ayant été élu recteur de l'université de Caen, il se mit en tête de faire porter des robes grises et des toques à tous les étudiants, à la manière des collèges de Rome. Les juges de Caen ne lui ayant pas donné raison, il en appela au parlement de Rouen, devant lequel il plaida lui-même sa cause en habit de recteur. Messieurs du parlement, pour ne point abattre trop cruellement sa vanité, lui accordèrent deux articles sur soixante, dont se composait sa longue requête.

Il entreprit aussi de réformer la cave des Cordeliers de Caen ; mais ceux-ci, comme le logement qu'il occupait dépendait de leur couvent, le firent sommer par huissier de déménager dans trois mois et un jour, suivant la coutume de Normandie. Le principal moyen de défense qu'employa contre eux l'abbé de Saint-Martin fut l'inconvénient de démolir et de rebâtir son lit de brique en si peu de temps ; raison péremptoire et sans réplique dans un temps d'hiver où la maçonnerie ne sèche qu'à force de feu, où le mortier par sa transpiration peut causer des maladies et la mort même. Le marquis de Coigny, gouverneur et bailli de Caen, voulut juger lui-même cette affaire, et, après les plaidoyers et conclusions des avocats, il prononça gravement que le sieur de Saint-Martin aurait six mois pour démolir et rebâtir son lit, aux termes des ordonnances qui accordent ce temps aux boulangers et pâtisseries, à cause de leurs fours. Ce lit merveilleux, dont il a été tant parlé dans la province, méritait en effet le nom de four. Représentez-vous, dit un auteur contemporain, un de ces vieux carrosses ou coches du temps passé, qui n'avaient qu'une portière. Les côtés étaient des murailles de brique assez épaisses, bien ci-

mentées. L'impériale était une voûte aussi de brique liée avec de bon ciment. Le tout était natté en dedans et en dehors ; la natte qui était au dedans était couverte de peaux de lièvre. A l'un des côtés était l'ouverture par où l'on était introduit dans ce lit singulier. Au-devant de cette portière était un double rideau, dont l'un était de peaux. Sous le lit était pratiqué un fourneau où l'on mettait de la braise pour y entretenir une douce chaleur. Là, l'excentrique abbé, couvert d'un pantalon doublé de peaux de lièvre, reposait entre deux couvertures de la même étoffe. C'est ainsi qu'il faisait la nique, disait-il, au plus grand froid et aux vents coulis, ses ennemis irréconciliables.

Dans le fort de l'été, il avait un lit ordinaire et se servait de draps ; mais dans les plus grandes chaleurs, il quittait rarement son pantalon, disant assez souvent qu'il valait mieux suer que trembler, et que c'était la chaleur seule qui nous entretenait la vie. Son habillement de jour était plus singulier encore : outre neuf calottes en hiver et six en été, il avait par-dessus un capuchon doublé de peaux en hiver, et de futaine en été. Le tout était couronné d'un bonnet à la polonoise qu'il ne quittait que quand il allait en visite. Ce bonnet fit place ensuite à son digne bonnet de mandarin. Il n'usait pas de moindre précaution pour ses jambes que pour sa tête ; il portait neuf paires de bas et des bottines de maroquin par-dessus, doublées de peaux d'agneau. En été, il se contentait de six paires de bas, et quittait ses bottines qu'il remplaçait par des chausses de drap doublées de peau. Cet ajustement lui donnait une figure des plus comiques. Enfin, outre un petit pantalon plus léger que celui de la nuit, il portait un justaucorps de drap noir doublé en tout temps de peaux de lièvre. Ces étranges habitudes lui avaient été conseillées, disait-il, par le fameux médecin gentilhomme Delorme, personnage presque aussi extravagant que son élève l'abbé de Saint-Martin. Celui-ci ne crut pas devoir priver ses compatriotes des recettes inestimables qu'il avait recueillies dans une aussi docte fréquentation, et il publia "les Moyens faciles et éprouvés par M. Delorme pour vivre plus de cent ans." Un certain bouillon rouge, dont la base était l'antimoine, composait le "Remède royal merveilleux", la panacée universelle ordonnée par l'abbé de Saint-Martin, et célébrée par les chansonniers bas-normands. Ce pauvre abbé avait toujours à la fois cinq ou six procès contre les étudiants et les gentilshommes qui se permettaient de rire de trop près de sa perruque ou de ses grimaces. Une livraison entière de notre recueil ne pourrait suffire à raconter ni même à rappeler toutes les aventures comiques de l'abbé de Saint-Martin. Le récit le plus complet que j'en puisse indiquer a été écrit par Adrien Pasquier, le curieux cordonnier rouennais, dans son immense compilation de biographies normandes qui se trouve à la bibliothèque de Rouen. Il cite l'Histoire de la Bastille de Constantin de Renneville, le Huetiana, le Segrasiana, les Mélanges de Vigneul de Marville, vingt autres livres encore. Je dois me borner à expliquer en quelques mots la comédie archifolle qui valut au marquis de Miscou, protonotaire pour rire, le titre et le bonnet de mandarin de première classe de Siam. Cette mystification splendidement machinée eut pour occasion l'étrange scène jouée à Versailles, par l'ambassade du roi de Siam à Louis XIV. En 1685, le chevalier de Chaumont fut nommé ambassadeur à Siam ; deux ou trois beaux esprits de Rouen, qui connaissaient le caractère de l'abbé de Saint-Martin, lui écrivirent au nom du chevalier. M. de Chaumont pria M. de Saint-Martin, qui connaissait si parfaitement les usages de la